

1808 : Naissance d'une étoile



Maria Malibran jouant le rôle de « Desdemone » dans l'Otello de Rossini en 1834. Portrait de François Boucinot—Musée de la Vie Romantique.

Maria est née le 24 mars 1808 au 3 rue de Condé à Paris (une plaque aujourd'hui marque son emplacement), Elle était la fille du ténor espagnol Manuel Garcia et de l'espagnole Maria Joaquina Sitches. Les trois premières années de maria se déroulent paisiblement dans un foyer "uni et aisé" ; son père rayonne autant sur scène, au Théâtre des Italiens, que dans les salons mondains, tandis que Maria fait ses premiers pas au Jardin du Luxembourg et qu'un peu plus tard, sa mère lui apprend à lire, écrire et compter.

En 1811, la famille Garcia déménage à Naples, où le père de Maria a été appelé par le Roi Joachim Murat qui vient de le nommer maître des sa chapelle privée. A Naples, la famille Garcia passe quatre années "totalement rythmées par la musique". Manuel Garcia fils et Maria apprennent le sol-fège et la musique avec le pianiste Hérold et le compositeur Panseron. en 1815, c'est la

chute de l'Empire français, suivi de celui des Murat, l'engagement de Garcia ne tient plus. Il s'en va donc avec sa famille à Rome.

En 1816, la famille Garcia quitte Rome pour revenir à Paris, où Manuel ouvre une école de chant au Palais-Royal. En 1824, les Garcia partent à Londres, où le père de Maria a été engagé pour chanter les opéras de Rossini au King's Theater.

Elle monte sur scène pour la première fois à 8 ans, avec son père, mais attendra 1825 pour faire ses véritables débuts, remplaçant au pied levé « La Pasta » en Rosina (c'est sa rencontre avec Gioacchino Rossini (1792-1868) qui devient un intime de la famille Garcia qui accélère son ascension avec des personnages riches comme Rosina qui lui permet de remporter un triomphe à Londres). De tous les commentaires écrits sur les débuts anglais de Maria Garcia, le plus judicieux reste le témoignage du directeur Ebers dans ses souvenirs des années 1821-1828 au King's Theatre : « C'était encore une simple jeune fille, qui n'avait jamais paru sur un théâtre public ; mais dès le premier moment de son apparition elle montra de réels talents tout comme chanteuse que comme actrice... ».

Après le premier succès londonien, les Garcia partent à l'assaut de l'Amérique et de la scène musicale new-yorkaise, encore balbutiante.



Eugène Malibran

Il est impossible de savoir comment s'est déroulée la première rencontre de Maria Felicia Garcia avec François Eugène Malibran, ce Français naturalisé américain depuis 1818, qui a largement dépassé la quarantaine quand elle n'a pas encore 18 ans.

Négociant en apparence très riche, il fait partie des innombrables admirateurs de la cantatrice et c'est sans doute à ce titre qu'il lui est présenté pendant l'hiver 1825-1826.

Né en 1781 d'un père roussillonnais et d'une mère espagnole, avec un frère riche planteur à Cuba, il n'a certainement aucune peine à entrer dans le cercle des Garcia. Très vite il rapproche ses visites, s'éprend, se déclare, il fait sa cour avec respect, et n'oublia jamais, à chacune de ses visites, "d'apporter des fleurs, des chocolats et autres friandises". Au bout de quatre mois, Maria est conquise, et veut se marier avec lui. Au début les parents de la jeune fille résistent tout d'abord puis semblent y voir leur intérêt (Malibran leur offrira de verser en deux fois la somme de cent mille francs pour épouser Maria). Quelques semaines seulement après cette rencontre le 26 mars 1826 exactement, « Mariquita » devient Maria Malibran.

Le roman d'amour de Bériot et Maria



Il est impossible d'évoquer la figure de Bériot (20/02/1802- 08/04/1870) sans y joindre celle de la femme dont il fut éperdument amoureux, **Maria Malibran**.

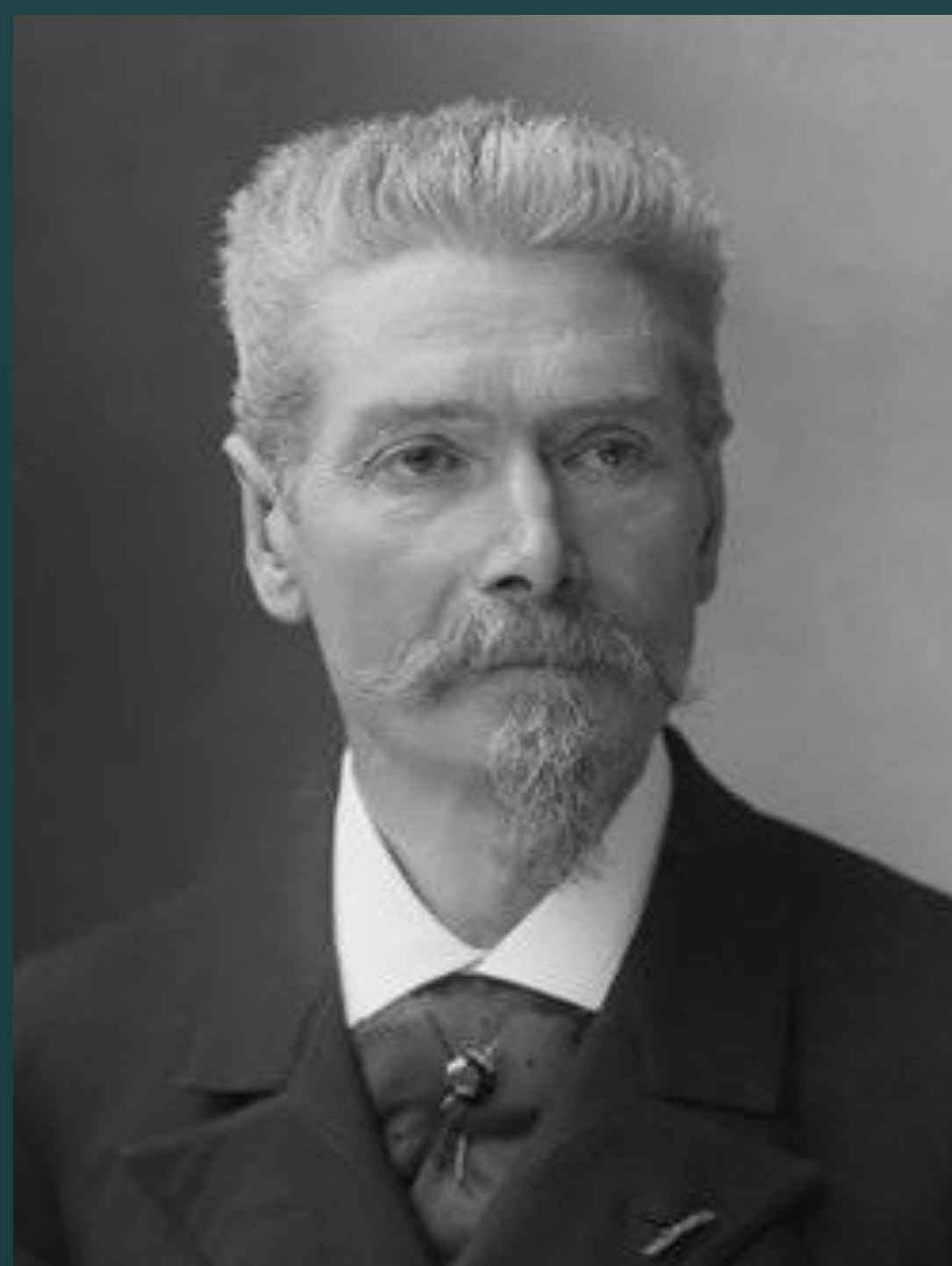
En 1828, Charles-Auguste de Bériot, alors premier violoniste auprès du Roi de Hollande, rencontre Maria Malibran, âgée de 20 ans mais déjà séparée de son mari. C'est le coup de foudre, ils se mettent en ménage et habitent Bruxelles.

En 1833, Maria lui donne un fils : Charles-Wilfrid Bériot, 1833-1914, pianiste virtuose qui fut un des maîtres de Ravel.

Charles-Wilfrid Bériot

Charles Wilfrid de Bériot né le 12 février 1833 à Paris, mort le 22 octobre 1914 à Sceaux-du-Gâtinais.

Fils de Maria Garcia (La Malibran) et du violoniste et compositeur belge Charles-Auguste de Bériot, il fit ses études à Louis-le-Grand jusqu'en 1848, puis entre à l'École militaire de Bruxelles en 1850.



Avec son mari, Maria s'initie au sport. Il lui apprend à nager, et ensuite à monter à cheval. L'équitation va d'ailleurs devenir sa seconde passion après le chant. Le couple se promène à la campagne, ou galopent au bord de l'océan. Mais très vite, la vie d'épouse finit par lasser Maria. La scène lui manque. De plus, les affaires de son mari vont très mal, il est au bord de la faillite. Maria tente alors de remonter les finances de son couple en créant une troupe qui se produit sur la scène du Bowery Theater et chante dans les églises le dimanche. Maria est, par la suite engagée à Philadelphie. Malheureusement, son mari finit par faire faillite.

Qu'elles qu'aient été les négociations entre les époux, il accepte de la laisser retourner sur le continent en novembre 1827, où elle promet de travailler d'arrache-pied et de retrouver un public à sa mesure, afin de renflouer leurs finances.

Une chose est certaine : Maria restera jusqu'à sa mort (et pour la postérité !) « La Malibran », alors qu'elle n'aura vécu qu'un peu plus de 19 mois aux côtés de son mari. Jamais elle ne reprendra la vie commune avec Eugène. Une annulation de mariage a été accordée par un tribunal de Paris en février 1835.

Ayant obtenu en 1835 le divorce de son premier mari, elle épouse Bériot le 29 mars 1836. La même année, il décide d'acheter le château de Roissy. Ils désirent venir en toutes saisons au château pour de courts séjours afin de se rapprocher de Paris, « capitale mondiale » des Arts et de la Musique. Leur venue au village était alors fixée au mois d'octobre 1836.

Alors qu'elle effectue un séjour de 4 mois à Londres, Maria est victime d'une terrible chute de cheval au début du mois de juillet. Souffrant d'importants et fréquents maux de tête, elle vient s'installer au château plus tôt que prévu, vers la fin du mois d'août. Elle s'y repose au milieu des siens, reçoit quelques amis. Le calme un peu retrouvé, elle peint une jolie aquarelle représentant son château vu du parc. Mais elle sait au fond d'elle-même que son état s'aggrave. Pour ne pas inquiéter son mari, elle accepte l'invitation en Angleterre pour un nouveau concert en la Cathédrale de Manchester les 13 et 14 septembre.

Très vite, il choisit la carrière pianistique qu'il avait amorcée dès l'âge de dix ans, lors d'un concert à Louvain.

Particulièrement remarqué pour ses interprétations d'œuvres classiques, il devient en 1886, professeur de piano à l'école Niedermeyer (dirigée par Gustave Lefèvre), et l'année suivante au Conservatoire de Paris.

Charles Wilfrid de Bériot a été le professeur de Maurice Ravel qui lui a dédié sa "Rapsodie espagnole", mais aussi de Ricard Vines, Ermend-Bonnal ou Charles Tournemire.

SA CARRIERE

Le 14 janvier 1828 Maria fait une entrée fracassante dans l'opéra de Paris dans le rôle-titre de Rossini «*Semiramide*». Le public a été conquis. A partir de ce moment, Maria, connu sous le nom de « La Malibran », était une étoile.

A tout juste 20 ans, elle est célébrée par George Sand, Lamartine ou Musset, soutenue par le général Lafayette, défiée par Paganini alors que la presse s'entredéchire à son sujet.

Elle s'éprend du violoniste belge Charles de Bériot et se met en ménage avec lui (alors qu'elle est toujours mariée) devenant icône du romantisme pour certains, la haute société lui fait pour sa part chèrement payer cet écart, l'obligeant plus ou moins à quitter la France où elle ne se produira plus, n'y retrouvant des éloges qu'à titre posthume. Qu'importe puisque l'Italie, l'Angleterre et la Belgique prennent le relais.

C'est à cette époque qu'elle interprète des rôles signés Vincenzo Bellini (1801-1835) qui correspondent mieux à la nature même de sa voix.

Eprise de sensation, on la voit régulièrement conduire elle-même les chevaux de son attelage, reléguant dans la voiture ses valets... Elle n'était pas seulement la grande cantatrice qui possédait un instrument incroyable et était surdouée, mais elle était aussi la compositrice qui jouait de trois instruments, dessinait des costumes, des bijoux, peignait, brodait... Si elle excellait à travers tous les talents traditionnellement féminins, elle avait aussi envie de s'émanciper de ce XIXème siècle, de voyager, elle parlait plusieurs langues... C'était la femme anti-conventionnelle par excellence.

La voix de la Malibran est décrite à la fois "ample, avec des variations dynamiques importantes", "sombre, chaude, et ronde". Castil-Blaze ajoute qu'elle est "vibrante, pleine d'éclat et de vigueur". S'il revendique qu'elle ne perd "jamais ce timbre flatteur, ce velouté qui lui donnaient tant de séduction dans les morceaux tendres ou passionnés", d'autres ont évoqués des sons "durs" et "effondrés", "quelques notes creuses" dans le médium et un aigu instable dans ses notes les plus hautes, et "un peu voilé". Sa maîtrise de la colorature est réputée "époustouflante". Elle était d'un si haut niveau qu'elle a exécuté un trille sur "la note extrême du registre de soprano". Castil-Blaze témoigne : "Vivacité, justesse, audace dans l'attaque, gammes chromatiques ascendantes, de quinzième, arpèges, traits éblouissants de force, de grâce ou de coquetterie, tout ce que l'art peut faire acquérir, elle le possédait". Sa perfection technique, la cantatrice l'obtint grâce à la formation que lui prodigua son père. Parlant de sa voix au début de cette formation, sa soeur Pauline Viardot, la décrit : "faible, d'un registre étroit, dont les tons aigus étaient durs et le médium voilé". Elle ajoute : "la lutte constante qu'elle avait à soutenir contre son organe imparfait et rebelle était tellement pénible que, parfois, le découragement l'envahissait. Et c'est ainsi qu'elle acquiesça le don assez rare de savoir pleurer en chantant". Elle maintenait sa voix dans les meilleures conditions possibles grâce à une volonté de fer et un travail vocal sans relâche.